

De Pythagore à Lacan,
une histoire non officielle
des mathématiques

Virginia Hasenbalg-Corabianu

DE PYTHAGORE À LACAN,
UNE HISTOIRE NON OFFICIELLE
DES MATHÉMATIQUES

À l'usage des psychanalystes

Préface de Marc Darmon

Postface de Jean Brini

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the word 'éditions' in a small, vertical font, and the lowercase word 'érés' in a larger, bold font.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2016
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5266-7
Première édition © Éditions érès 2016
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE, <i>Marc Darmon</i>	9
AVANT-PROPOS	11
LES MATHÉMATIQUES ET LEURS BLOCAGES : UNE AFFAIRE DE MOTS, PAS DE NOMBRES.....	15
QU'EST-CE QU'UN NOMBRE ?	21
LES PARADOXES DE L'INFINI : POUR QUE LE SUJET COMPTE.....	25
DE L'INFINI POTENTIEL À L'INFINI ACTUEL.....	29
DES NOMBRES QUI SERVENT À COMPTER.....	35
PYTHAGORE, IKEA ET LES RETRAITES.....	45
DES NOMBRES QUI NE SERVENT PAS À COMPTER.....	49
UN NOMBRE IRRATIONNEL : COMMENT LE VOIR ?	57
CANTOR ET LE THÉORÈME DE LA DIAGONALE.....	65
L'HYPOTHÈSE DU CONTINU.....	71
DISCRET ET CONTINU DANS LA PAROLE.....	77

L'IRRATIONNEL DE L'OBJET PERDU : COMMENT L'AVOIR ?	81
Sur l'objet de la science	81
Sur l'objet de la psychanalyse.....	86
LA LIMITE ET L'ABSOLU.....	93
Qu'est-ce qu'une limite ?	94
L'absolu comme condition du désir	95
SCIENCE ET RELIGION.....	103
Sur Job	104
de Cues, Léonard, Galilée.....	112
ET LE PHALLUS DANS TOUT ÇA ?.....	123
L'APRÈS-CANTOR	139
Le sujet comme coupure.....	140
La topologie lacanienne	149
Lacan et le concept d' <i>indécidable</i>	159
Les nombres réels et le continu.....	165
Ternarité et éclairage par la couleur	169
Lalangue.....	173
Le continu comme écriture chez James Joyce.....	182
CONCLUSION.....	191
POSTFACE, <i>Jean Brini</i>	195

« Ce que virent mes yeux fut simultanément : ce que je transcrirai, successif, car c'est ainsi qu'est le langage. »

Jorge Luis Borges, *L'aleph*
(Gallimard, 1977)

« ... c'est ce dire interrogé sur ce qu'il en est de *lalangue*, sur ce qui a pu guider, guider un sexe sur les deux, vers ce que j'appellerai cette prothèse de l'équivoque. Car ce qui caractérise *lalangue* parmi toutes, ce sont les équivoques qui y sont possibles. »

Jacques Lacan, Le Séminaire,
livre XXIII, *Le sinthome*,
leçon du 9 mars 1976

« Les mathématiques jouissent de la plus haute réputation pour faire diversion à la sexualité ; déjà J.-J. Rousseau avait dû recevoir d'une dame qui n'était pas satisfaite de lui ce conseil : *Lascia le donne et studia le matematiche*. Et c'est ainsi que notre fuyard se jeta avec une ardeur toute particulière dans les mathématiques et la géométrie du programme scolaire, jusqu'au jour où sa faculté de compréhension se trouva soudain paralysée devant quelques innocents exercices. Il fut encore possible d'établir l'énoncé de deux de ces problèmes : "Deux corps se heurtent, l'un à la vitesse de..." , etc. Et : "Inscrire dans un cylindre dont la surface a un diamètre m, un cône..." , etc. Devant ces allusions à la vie sexuelle, certes peu évidentes pour tout autre, il se sentit trahi par les mathématiques aussi, et prit également fuite devant elles. »

Sigmund Freud, *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen*
(Gallimard, 1992).

Préface

Dans un passage de *La psychopathologie de la vie quotidienne* consacré aux nombres choisis au hasard, Freud cite un exemple dû à un lecteur de cet ouvrage. Ce dernier, animé par la lecture toute fraîche, se prête au jeu d'associer sur un nombre qui lui est venu spontanément à l'esprit : 1734. Ses associations sont fort riches, mais seul, il n'aboutit à rien de bien convaincant. Par contre, il propose à sa femme de faire l'expérience après lui avoir raconté la sienne. Dans le nombre 117 que lui livre son épouse, il lit le nombre 17 qu'il vient d'évoquer, et aussi $117 = 82 + 35$. Il reconnaît là une taquinerie qu'il lui avait faite récemment lorsqu'il lui avait dit : « Lorsqu'une femme est âgée de 82 ans alors que son mari en a 35, la situation est mauvaise. »

C'est donc par l'Autre, ici incarné par cette femme très fine, que lui revient son propre message sous une forme inversée, et qui peut être en effet traduit ainsi : « À un homme de 34 ans comme moi, il faut une femme de 17 ans. »

L'histoire n'est pas gratuite. Freud rapporte qu'un an plus tard, ce couple divorça.

Cet exemple illustre ce que Lacan appelait le non-rapport sexuel, sous forme ici d'un rapport impossible d'âges : cet homme pensait sans doute qu'avec un meilleur rapport de nombres, il atteindrait le rapport.

Comme dans le paradoxe de Zénon, Achille ne rencontrera jamais la tortue. Parce que ce point de rencontre est insaisissable au moyen d'un rapport de nombres entiers. Ce point de rencontre est en effet un nombre réel.

Lacan, tout au long de son œuvre, a privilégié le nombre et les mathématiques. La raison en est que le nombre a une affinité singulière avec l'inconscient. C'est « ce qui dans le langage est le plus réel ».

Virginia Hasenbalg rend ces pensées ardues particulièrement limpides. Elle accompagne le lecteur de Lacan sur les chemins escarpés de la théorie des nombres. Elle rend compte, dans ce cheminement, de sa propre expérience avec le nombre et l'inconscient.

Marc Darmon
Président de l'association
lacanienne internationale

Avant-propos

Connais-toi toi-même...

Pourquoi cette sagesse socratique actualisée depuis plus d'un siècle par les pionniers de la psychanalyse, Freud et Lacan, ne semble plus être reconnue aujourd'hui à sa juste mesure ?

Serait-ce la science qui s'est emparée de l'idée même de progrès ? En son nom, une armada d'experts scientifiques avancent avec conviction leur idée de notre condition humaine. Leur marche en avant semble inexorable. La promesse du bien-être est renvoyée sans cesse à une découverte à venir qui tient le sujet en haleine, aux lendemains radieux sans faute. Or, le bien-être ou, plus modestement, la possibilité de vivre à peu près en paix avec soi-même et avec les autres exige, à mon sens, une autre conception, plus pertinente, de notre condition : celle proposée par la psychanalyse.

Malheureusement, le monde actuel n'en fait qu'une mystagogie dont il ne retient que les lapsus révélateurs. Or, les lapsus révélateurs ne sont pas des vestiges archéologiques mais des indices vivants du désir ancré dans l'inconscient de chacun, et mille fois

avéré lorsqu'on prend la peine de parler. Il suffirait d'aller un tout petit peu plus loin en prenant la mesure de la portée des équivoques pour saisir ce qui fonde la pratique analytique. Les formations de l'inconscient (lapsus, rêves, équivoques) qui émergent dans le tissu d'un discours rationnel font vaciller les certitudes du Moi, et les convictions qui excluent l'existence de l'inconscient. Il suffit à l'analyste de les pointer pour que le sujet en analyse entende ce qu'il dit sans s'en apercevoir. Cet ouvrage cherche à montrer la façon dont opère ce savoir qui se renouvelle sans cesse et qui nous surprend par son inventivité, celui de l'inconscient. Ce savoir inconscient, reconnu par l'analyste dans sa propre analyse et dans sa pratique, vient néanmoins répondre à la demande de celui qui fait appel à un analyste.

L'être humain a besoin d'un idéal, et autant celui de la religion que celui de la science lui offrent la possibilité d'oublier sa déréliction de départ. La psychanalyse ne propose pas un idéal, il n'y a pas de paradis au bout du chemin, mais celui qui s'y engage est amené à tisser, à découvrir dans une relation, celle de la cure, les quatre vérités qui le concernent parce que inscrites en lui dès le départ de son existence, voire de celle de sa lignée. Assumer ces vérités ne peut qu'éveiller sa responsabilité. Chaque analysant est témoin des « coupures épistémologiques » singulières qui rythment sa cure. Ces révélations ne s'appuient que sur une petite série toute simple de lettres qui, à travers l'équivoque, les lapsus ou les rêves, condense l'essence de ce qu'il est et qu'il s'obstine couramment à méconnaître.

Les coupures épistémologiques qui émaillent une cure peuvent être comparées à celles de l'histoire des

sciences. Elles aussi ont toujours résidé sur l'émergence chez un sujet d'une petite série de lettres qui bouleverse le savoir établi.

L'exemple du théorème de la diagonale de Georg Cantor est frappant puisqu'il bouleversa la rationalité au cœur du champ des mathématiques. L'impact d'une telle avancée sur celui qui la soutient n'est pas négligeable – la biographie de Cantor en témoigne.

Quoi qu'il en soit, la logique sur l'irrationnel et l'infini qu'il formalise fait entrer dans la pensée des mathématiques quelque chose qui sort des sentiers battus, à la même époque où Freud démontrait lui aussi, avec des petites suites de lettres, l'existence de l'inconscient.

Mais c'est Lacan qui commentera les travaux de Cantor. Et c'est aux avancées de l'un et de l'autre que nous consacrons cet ouvrage.

En effet, les travaux de Cantor ont servi à Lacan pour étayer sa théorie, et en particulier celle de l'objet perdu, au point qu'on peut se demander si ce que le mathématicien cherche en aval ne se trouve pas en amont, au cœur de lui-même, un trou qui fonde sa subjectivité, un objet perdu. Lacan l'appela objet *a*, et il lui donna comme fondement logique, justement, le nombre irrationnel¹.

Quelques définitions mathématiques sur les nombres irrationnels apportent un éclairage très intéressant sur leur nature. Le fait par exemple d'être

1. Les travaux rigoureux de Cantor sur les nombres irrationnels ainsi que leur rapport avec les entiers naturels sont abordés au début de cet ouvrage. Ces notions peuvent impressionner tous ceux qui ne sont pas familiarisés avec les mathématiques, mais notre effort a visé à les rendre accessibles.

produits par les nombres entiers, sans pour autant appartenir à l'ensemble de ces derniers, est à rapprocher de l'objet *a* qui est le produit de la parole sans appartenir, en tant que tel, à la chaîne parlée.

Par ailleurs, la notion mathématique de coupure forgée par Dedekind avec ces nombres extravagants que sont les irrationnels ouvre la voie à une conception du sujet débarrassée de toute prégnance philosophique.²

Mais les mathématiques de Cantor, avec ses paradoxes, vont plus loin. L'infini actuel³ pourrait rendre compte de la notion de phallus⁴, et le continu des réels éclaire l'importance donnée par Lacan à la fin de son enseignement à *lalangue*⁵, qu'il décrit comme étant engendrée par l'ensemble des femmes...

Afin de saisir la portée de ce nouage entre mathématiques et psychanalyse, le lecteur est convié à une promenade dans une forêt de nombres et de lettres avec Lacan et Cantor.

2. La notion de coupure fonde la définition du sujet. Voir plus loin, « Le sujet comme coupure ».

3. Voir plus loin « Les paradoxes de l'infini : pour que le sujet compte » et « De l'infini potentiel à l'infini actuel ».

4. Le concept de phallus comme condition absolue du désir est longuement développé dans la seconde moitié de cet ouvrage.

5. Notre travail aboutit à la notion de *lalangue* (néologisme de Jacques Lacan) avec un bref aperçu de l'œuvre de Joyce, *Finnegans Wake* (Paris, Gallimard, 1997). C'est l'illustration de l'étoffe continue de l'inconscient.

Les mathématiques et leurs blocages : une affaire de mots, pas de nombres

Depuis l'enfance, j'aime les mathématiques.

Pour moi, elles avaient, au moins à cette époque, un caractère très plaisant qui me permettait d'oublier quelques vérités essentielles. Comme tous les enfants, je me devais de construire ma place dans la famille à partir de l'incessante interrogation sur l'énigme du désir des adultes qui m'entouraient¹.

Avec les mathématiques, ce rapport, celui qui se met en place dans les rapports premiers d'un sujet à venir avec son entourage immédiat, est devenu extrêmement facile : comme dans tout enseignement, il m'était demandé quelque chose mais la question n'avait qu'une seule réponse. C'était un nombre. Un résultat exact suffisait. Il fallait pour cela deviner comment mettre en rapport des nombres entre eux, et arriver à

1. Je fais ici référence à « L'inquiétante étrangeté » de Sigmund Freud (dans *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1988). Ce texte fondateur décrit la corrélation dans l'inconscient entre le plus familier et le plus inquiétant.

une solution dont l'existence était certaine. Et unique. Quel soulagement !

Le procédé semblait simple. Il commençait par le comptage d'objets, de distances ou du temps. Les nombres qui servaient pour ce comptage n'étaient pas seuls, ils venaient avec la marque de l'objet du monde sensible qu'ils accompagnaient. Ils portaient en quelque sorte la trace de leur provenance : une distance à parcourir, du temps écoulé, un bien à partager. Ce n'était pas un véritable « problème », terme employé pour désigner les exercices de mathématiques, mais simplement l'application d'une formule qui se présentait sous la forme d'un casier vide à remplir avec ces nombres marqués au départ : 5 kilomètres, 30 minutes, 3 pommes.

Quand le désir de l'Autre, comme le désigne Lacan, était exprimé par un problème mathématique à résoudre, il se trouvait débarrassé de son énigme originelle, puisqu'il suffisait de remplir des cases avec des nombres « colorés » par leur appartenance au monde des choses. Ils étaient ainsi pourvus d'une sorte d'adjectif qui leur donnait du sens en leur attribuant une propriété temporaire.

En effet, les nombres n'étaient jamais seuls, toujours accompagnés par les objets matériels qui leur assuraient une place dans une formule ou dans une opération.

Ce que je trouvais ludique à l'époque venait sans doute de l'extrême simplification du rapport à l'adulte qui remplaçait celui qui était mis en place dans les rapports familiaux. Le désir de l'Autre, dans le champ des mathématiques scolaires, n'avait plus rien d'inquiétant. Au « que me veut-il ? » ou mystère du désir de l'Autre qui est à l'aube du sujet en tant qu'être du langage, les mathématiques me permettaient une

réponse qui s'avérait toujours satisfaisante. Ah ! l'aubaine ! Il ne me demande que ça, une quantité. La réponse était précise, claire et surtout, univoque. Et tout le monde semblait content.

Certes, cette perception infantile des mathématiques est simple, voire simpliste. La question de Bertrand Russell mérite d'être ici rappelée : combien de temps a mis l'humanité à percevoir qu'entre deux paysans et deux jours, il y a quelque chose en commun, le chiffre deux ? Autrement dit, qu'est-ce qu'un nombre à l'état pur, sans « adjectif » ? S'agirait-il de l'effacement pur et simple de « l'adjectif » en question ? De l'effacement total de sa référence au monde sensible, à la physique ? Probablement oui. Or, cet effacement du référent du monde sensible n'est concevable que par l'opération symbolique des mots. Ainsi, nommer c'est perdre. Nommer la mère inscrit sa perte. La parole elle-même nous constitue en instituant cette perte à la fondation du sujet.

Les mathématiques, qui n'opèrent que dans l'abstraction qui requiert le détachement d'avec le monde sensible, peuvent ainsi se tisser avec la psychanalyse qui n'opère qu'avec les mots. La psychanalyse les désigne « signifiants » pour ajouter à la définition classique des mots, tels qu'ils figurent dans le dictionnaire, l'équivocité qu'accompagne toujours l'exercice de la parole, et à partir de laquelle l'analyste repère l'inconscient d'un sujet.

Entre les chiffres et les objets, entre les nombres et les choses, se glissent ces intermédiaires que sont les signifiants qui les nomment. Ces signifiants sont la matière même dont est tissé un sujet qui doit être pensé comme abstrait, parce qu'il se trouve au-delà,

bien au-delà des nombres et des choses. C'est un sujet qui compte.

La polysémie de cette expression laisse entrevoir la complexité de sa portée : le sujet pourra faire le décompte. Autrement dit, c'est à travers les mots, qui par définition absentifient tous les objets du monde, lui y compris, qu'il comptera pour les autres.

Ainsi, la définition du nombre à l'état pur, dans ce qu'il a d'abstrait, ne peut pas faire l'économie de ce « sujet qui compte », et qui comptera tout ce qui peut être compté, aussi bien les objets que lui-même auprès des autres.

Revenons alors à l'enfant en classe de maths.

Tant la facilité que le blocage en mathématiques peuvent être considérés comme symptomatiques. À la question « que me veut-il ? », le subterfuge de la facilité efface l'énigme du désir de l'Autre en s'appuyant sur le domaine pur d'un comptage en tout ce qu'il peut avoir de certain, et de rassurant.

En revanche, dans le blocage, le professeur, qui devient une sorte d'héritier de l'Autre familial, conserve la dimension énigmatique originaire. La polysémie de ses énoncés permet d'entrevoir l'existence d'un sujet derrière les mots et les choses. Aussi cette persistance de l'énigme de la présence réelle de l'Autre se prête-t-elle à une interprétation traumatique de ses propos par la polysémie des mots. Le signifiant « problème », pour ne donner qu'un exemple courant en mathématiques, peut produire un effet d'inhibition quand il est chargé de sens dans le cercle familial. Cela peut bloquer l'élève pour écouter la suite. Ainsi, l'énigme du désir de l'Autre empêche l'écoute des énoncés dans

leur sens exclusivement mathématique, mettant à mal la nécessaire soumission à la consigne.

Une patiente en analyse trouve une actualisation de la domination de son père, si décriée par sa mère, derrière le « si et seulement si » de la formulation mathématique, expression entendue comme un propos péremptoire. À son simple énoncé, elle sentait la panique l'envahir, et du même coup, la question posée lui devenait inaudible. L'interprétation de la consigne mathématique s'enracinait dans le discours familial du sujet.

Comme on peut le percevoir, les mots de l'enseignant peuvent, par leur équivocité et leur polysémie, prendre un sens qui perturbe l'accès à ce qui est demandé. Celui qui ressent un blocage peut se détacher du sens problématique qui reste attaché aux mots, s'il comprend que personne ne veut l'accabler de « problèmes », et que « si et seulement si » n'est qu'une forme logique aussi abstraite que nécessaire.

A contrario, celui qui est doué en maths sera amené, dans le meilleur des cas, à revoir sa copie pour reconsidérer le bla-bla de l'Autre dans sa riche polysémie. Il lui faudra retrouver, dans leur inquiétante étrangeté, les marques de sa propre constitution, celle de ce lieu de l'Autre d'où il provient avant même de savoir compter.

Dans un pays hispanophone, un enfant interpelle un autre :

– Sais-tu combien d'étoiles il y a dans le ciel ?

– Combien ?

– *Cincuenta*. Ce signifiant équivoque avec *sin cuenta*, le *sans compte* de l'infini.

Qu'est-ce qu'un nombre ?

On peut supposer qu'au départ l'homme a utilisé son propre corps comme support de la numération et de la mesure. Il a saisi le monde par l'intermédiaire de son corps.

Comme l'affirme Louis-Jean Calvet¹, « c'est bien le corps qui constitue l'aune à laquelle on mesure le monde ».

Les doigts de la main ont certainement représenté le chiffre cinq et les opérations de base qu'ils rendent possibles.

« On sait que la masse nombrable, l'ensemble des unités que l'homme pouvait avoir besoin de comptabiliser, a souvent été ramenée aux doigts sur lesquels il pouvait la compter. Le hasard ayant voulu que nous ayons cinq doigts à chaque membre, cela a fourni trois possibilités corporelles de base de calcul : la base cinq (lorsqu'on comptait sur les cinq doigts d'une main), la base dix (lorsqu'on comptait sur les deux mains) et la base vingt (lorsqu'on comptait sur les doigts de deux mains et de deux pieds). »

1. L.-J. Calvet, *La tradition orale*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 1997.

L'usage courant par l'enfant de ses doigts pour compter atteste cette approche élémentaire.

Par ailleurs, la persistance, de nos jours, de quelques mesures étayées sur des fragments du corps, comme la coudée, l'empan, la poignée, le pied ou le pouce, indiquent l'implication du corps comme unité de mesure approximative. Elles font appel au corps dans son appartenance au monde sensible et porteur de la notion de mesure relative mais partagée par ses semblables.

Dès le Paléolithique, des ébauches d'écriture verront le jour lorsque les hommes feront des entailles sur un support matériel, souvent de l'os. Ces *marques numériques* qui datent de trente mille ans sont évoquées par Lacan dans le séminaire sur *L'identification*.

La lecture analytique de ces traces de l'homme à l'aube de l'humanité attribuée à chaque bâton de l'entaille non seulement la marque de chaque bête chassée, mais le signe à lire d'un homme qui, non seulement compte, mais qui en plus parle, soumis au lois de la parole. En effet, chaque trait viendra à la place d'un objet devenu trace, en signifiant par là l'existence d'un langage qui, ayant nommé l'animal, le réduit à sa plus simple représentation : un trait d'écriture. Ce passage de l'objet au trait n'est possible que par l'opération du signifiant, qui de lui-même induit la répétition.

Quel énigmatique acte d'intelligence a permis à l'Homme le tracé de ce premier trait qui symbolise la présence réelle d'un objet avec l'inscription d'un simple trait ?

Comment a-t-il pu faire ce saut conceptuel fondateur qui met en équivalence un objet du monde sensible avec le mot qui le nomme, et au trait qui l'inscrit ?

s'attachant à débusquer « les dérives et les compromissions » qu'il constatait dans la pratique de la psychanalyse de son époque, et en plaçant son enseignement sous l'égide d'un « retour à Freud » qu'il jugeait nécessaire..., mais pas suffisant. La question de la transmission, il la liait à la nécessité d'une formalisation, soulignant que « seul le mathème se transmet ».

Cette visée de formalisation reste une question que les élèves de Lacan n'ont cessé de remettre sur le métier, et le livre de Virginia Hasenbalg raconte, sans le dire explicitement, une partie de cette histoire. Qu'est-ce en effet qu'un mathème ? Expression forgée par Lacan dans la lignée du mytheme de Lévi-Strauss et du phonème de Saussure, le mathème signe l'introduction des mathématiques dans la psychanalyse. Restait à savoir quelle sorte de mathématique, et pour quel mode d'emploi.

Le groupe de travail « Les mathinées lacaniennes », fondé il y a de nombreuses années au sein de l'ALI par Virginia Hasenbalg et Henri Cesbron Lavau, se caractérise par cet intérêt renouvelé pour ces drôles de maths que Lacan nous a laissées. Nicolas de Cues, Desargues, Frege, Cantor, Gödel, pour n'en citer que quelques-uns, sont les héros de cette histoire : histoire de découvertes mathématiques, mais aussi histoire de leur effet sur la subjectivité du découvreur, et parfois de leur insertion dans la subjectivité de leur temps.

Ce groupe, en arpentant le champ ainsi ouvert par Lacan, a su en réunir certains que les maths rebutaient avec d'autres qui les appréciaient, autour d'une double interrogation concernant ces découvertes :

– interrogation sur la lecture que nous pouvons en faire, en nous appuyant sur l'enseignement de Lacan ;

– interrogation sur l'écriture qu'elles nous permettent de développer, ouvrant la voie à des formalisations nouvelles, et donc – dans le meilleur des cas – à de nouvelles énonciations cliniques.

Le livre de Virginia Hasenbalg nous propose un riche échantillon de cet arpentage, randonnée lacanienne en paysage mathématique, ou randonnée mathématique en paysage lacanien, comme on voudra. Le lecteur appréciera la vue dégagée qu'elle a su nous proposer en nous conduisant dans des contrées parfois accidentées, mais toujours passionnantes. Merci à elle pour le rôle de guide qu'elle a bien voulu assumer dans ce cheminement.

Jean Brini
Psychanalyste